

Les  
PETITES  
FUGUES



Agence Livre  
& Lecture  
Bourgogne-  
Franche-Comté

---

Les Petites Fugues, festival littéraire itinérant  
du 19 novembre au 1<sup>er</sup> décembre 2018

## Angélique Villeneuve



©JF Paga – Grasset

# Biographie

Angélique Villeneuve, née à Paris en 1965, a vécu en Suède et en Inde avant de revenir s'installer en région parisienne. Elle est l'auteur d'une quinzaine d'ouvrages : romans, ouvrages pour la jeunesse, livres sur la gastronomie. Elle obtient le Grand Prix SGD de la Fiction 2018 pour *Maria* (Grasset).

## Bibliographie sélective

- *Maria*, Grasset, 2018. Grand Prix SGDL de la Fiction 2018
- *Nuit de septembre*, Grasset, 2016
- *Les Fleurs d'hiver*, Éditions Phébus, 2014. Prix Mille Pages 2014 ; Prix La Passerelle 2015
- *Yeu à la bouche. John Paul Carmona, un chef à l'île d'Yeu*, gastronomie, Éditions de l'Épure, 2014
- *Un territoire*, Éditions Phébus, 2012
- *La Feuille de figuier, dix façons de la préparer*, gastronomie, Éditions de l'Épure, 2011
- *À la recherche du paon perdu*, jeunesse, Éditions Les grandes personnes, 2011. À partir de 11 ans
- *Grand paradis*, Éditions Phébus, 2010
- *Ne plus y penser*, Éditions du Panama, 2005

## Présentation sélective des ouvrages

### ***Maria*, Grasset, 2018**



Dans le cœur de Maria, il y a d'abord Marcus, son petit-fils de trois ans.

Ensemble, ils guettent les oiseaux, collectionnent les plumes et s'inventent des mondes.

À l'arrivée d'un deuxième enfant, les parents de Marcus font un choix radical.

Nul ne saura le sexe du nouveau-né. Ni fille, ni garçon, leur bébé sera libéré des contraintes de genre.

Maria est sous le choc. Abasourdie, abandonnée, elle se débat pour trouver sa place et ses mots. Reste l'éblouissement de l'amour pour Marcus, restent les oiseaux dont les ailes les abritent. Mais pour combien de temps ?

Grasset

### Extrait de l'ouvrage

« Tant de nuits ont passé depuis celle où le bébé est arrivé, où William est parti.

Allongée dans son lit, elle se tient les yeux grands ouverts dans l'immensité noire, les jambes raides comme deux spatules de bois. La couette est remontée à la limite inférieure des cils. Il fait nuit dans la chambre, à peine, le long de la fenêtre dont les stores sont baissés, un filament de lumière blanche perce-t-il la matière de l'obscurité.

Maria ne dort pas alors qu'il est sûrement très tard, peut-être quatre heures du matin ou même cinq heures ou même trois, la nuit la pente est trompeuse, elle dévale et puis ralentit au moment où l'on voudrait que le temps s'accélère.

De toutes ses forces, elle essaie de ne pas penser et fait remonter du fond de sa mémoire une méthode pour dormir indiquée autrefois par Céline. Il s'agit de visualiser l'une après l'autre les parties de son corps pour les laisser prendre la place des raisonnements parasites qui aspirent le sommeil. Pieds, chevilles, mollets, genoux – et il faudrait continuer pour faire le tour d'un corps avec lequel le contact semble perdu depuis des mois, des années. »

## Extraits de presse

### Article publié sur le site *ActuaLitté*, février 2018, Anahita Ettehad

Après son très intime *Nuit de septembre* (Grasset, 2016), Angélique Villeneuve dévoile une nouvelle histoire tout aussi déroutante que fascinante : celle d'une naissance atypique, celle d'un petit être difficile à nommer, celle de Noun.

Il y a William, le grand-père boucher quelque peu rustre et primaire, Thomas et Céline, les jeunes parents bohèmes, Marcus, leur premier enfant tout juste âgé de trois ans, et Maria, la grand-mère affectueuse et dévouée. Elle déborde d'amour pour son petit-fils, qui oscille entre lui-même et Pomme, troque volontiers ses conventionnels habits contre une robe rose et noire, et qui, parfois, se colore les ongles de vernis. Un amour inconditionnel les unit. Ensemble, ils essaient de s'envoler en admirant les oiseaux, de s'extirper de la cage qu'est devenue leur propre famille.

Suite à la naissance du nouveau-né dont les parents taisent le sexe, Maria est déboussolée. Tant par la présence du nourrisson que par l'attitude de son gendre et de sa fille. Elle tente d'appivoiser le ressentiment, l'incompréhension qui s'emparent d'elle. Quelle place donner à cet être à l'identité incertaine ? Comment l'élever dans un monde où toute chose, tout être vivant, porte une étiquette ?

Quand même la langue elle-même ne permet pas de le nommer clairement ? Maria tâtonne, tente d'appréhender l'incertitude, mais surtout l'absence et la solitude ; elle doit réapprendre à vivre, avec la colère des uns et le silence des autres, tout en essayant de trouver sa place dans ce nid désormais bien différent, et à l'équilibre si fragile.

Angélique Villeneuve est une auteure de clair-obscur. Son écriture sensuelle et musicale est d'une précieuse sensibilité.

Elle capte l'exacte parole, l'exact sens, pour ensuite les faire résonner, perdurer, dans l'esprit du lecteur. Elle transforme chaque scène du quotidien, même la plus infime, en quelque chose d'essentiel, de gracile. Cette langue, faite de sons et de couleurs, raconte la vie elle-même, la grâce d'un moment jusqu'à son instant de basculement dans le sombre, le grave, la cruauté, sans le priver de sa beauté.

*Maria* est une boîte à musique brillante dont le tiroir est empli de non-dits, de tabous, d'incrédulité. L'auteure gratte la surface dorée pour en faire surgir les démons restés trop longtemps enfouis. Ceux d'une famille, mais également ceux d'une société contemporaine où la différence obtient péniblement sa place.

Avant d'évoquer la question du genre, elle y parle avant tout d'identité, de choix et de liberté. Et malgré quelques ombres tenaces, Angélique Villeneuve continue de faire danser le lecteur par sa poésie douce-amère pour enfin l'emmener vers la lumière.

## Article publié sur le site *Mots pour mots*, février 2018, Nicole Grundlinger

Seules les plumes légères peuvent se permettre les sujets les plus lourds. Faire jaillir la lumière par la magie d'une phrase, au détour des mots les plus sombres. Angélique Villeneuve possède cette grâce, c'est évident. La Maria qu'elle anime pour nous est un concentré d'amour, d'espoir et d'humanité, malgré les épreuves, malgré ceux qui l'entourent et font le monde gris là où Maria voit des couleurs.

Maria est une jeune grand-mère que rien ne comble plus que le temps passé avec Marcus, son petit-fils de trois ans. Malgré la relation compliquée avec sa fille Céline et son gendre qui entendent bien appliquer des principes novateurs en matière d'éducation et de famille. Classique me direz-vous ? L'opposition entre mère et fille sur l'éducation des enfants, on connaît... Eh bien, non, pas si classique. Céline et Thomas sont bien décidés à ne pas imposer de genre à leurs enfants et à les laisser choisir eux-mêmes. Si Marcus est bien un garçon aux yeux de tous, il n'est pas rare que ses parents le laissent s'habiller avec une robe et coiffer ses longs cheveux en tresse. Quant au nouveau bébé qui pointe son nez, ils décident de ne pas dévoiler son genre, tout simplement. C'est un bébé et il s'appelle Noun. Même Maria est tenue à l'écart, ne peut approcher le bébé qu'en présence de ses parents. Autour, c'est l'incompréhension. Famille, voisins se révèlent incapables de faire face à cette situation et l'hostilité devient palpable. Pour Maria, c'est le désarroi qui prime, le désespoir d'être éloignée de ses petit-enfants, le manque des moments privilégiés qu'elle partageait avec Marcus, l'hostilité et la méfiance des voisins qui rejaillit sur elle. Cette situation atypique agit comme un révélateur sur les comportements des personnes qui entourent Maria ; car l'amour semble-t-il n'est pas inconditionnel.

Avec beaucoup de finesse, Angélique Villeneuve interroge sur nos façons d'aimer, pointe cette manie que nous avons de vouloir formater les autres à notre image, nos difficultés à admettre les différences. C'est une question millénaire qu'elle parvient à brillamment renouveler par le prisme de cet angle de vue inédit et très intelligent. Que faut-il savoir de l'autre pour l'aimer ? Maria et Marcus aiment admirer ensemble les oiseaux, et peu importe que Marcus porte une robe ce jour-là. Seuls les regards que posent les autres sur lui dérangent, et ce sont ces regards que Maria voudrait lui éviter.

Avec *Maria*, Angélique Villeneuve nous offre une nouvelle fois un concentré d'émotions qui passe par les sens et convoque la nature comme une consolation. Déjà dans *Nuit de septembre*, l'importance des arbres que l'on retrouve ici enrichis des oiseaux qui ornent leurs branches. Et l'on a envie de suivre Maria, on a envie de plus de Maria sur terre, de plus de gens qui discernent les couleurs des gens, celles qui viennent de l'intérieur.

## ***Nuit de septembre*, Grasset, 2016**



« Une nuit, ton fils s'est tué dans sa chambre, au premier étage de votre maison. Au matin à huit heures, avec son père tu l'as trouvé. Depuis, à voix basse, tu lui parles. Tu lui demandes s'il se souvient. »

Avec une sensibilité vibrante, lumineuse et poétique, Angélique Villeneuve dit *l'après* : comment exister sans celui dont on respecte silencieusement le choix d'être parti ? Quelle place trouver parmi les vivants et comment leur dire, à travers ce livre, toute la beauté du monde ?

Grasset

## Extrait de l'ouvrage

« Tu ris presque autant qu'avant. Si tu reviens trois ou quatre mois en arrière, si tu compares, alors c'est vrai, tu dis à peu près autant de bêtises qu'autrefois.

Cependant, lorsque de bonnes nouvelles se profilent - puisqu'elles existent toujours, dirait-on, les bonnes nouvelles - tu ne sais que faire de la liesse qui te vient. La dynamique des fluides a perdu ses chemins, comme si la joie donnée ne pouvait fouir plus loin que la surface de ta cervelle et de ta peau. À l'intérieur, pas très profond, deux millimètres, le système est pris dans les glaces. »

## Extraits de presse

### Article publié dans *La Croix*, avril 2016, Jean-Claude Rapiengeas

Face au pourquoi sans réponse, Angélique Villeneuve raconte, avec une infinie douceur, qu'elle surmonte le suicide de son fils, en accueillant la beauté du monde.

Un matin de septembre 2014, la romancière Angélique Villeneuve et son mari ont découvert leur fils, pendu dans sa chambre. Quelques semaines après ce choc effroyable, sa mère se met à écrire « *pour ne rien oublier* ». Son récit à la deuxième personne, en forme de soliloque, nimbé d'une infinie douceur, d'une poésie inattendue, saisit les signes que lui envoie la vie.

De « *la déferlante des premières fois sans lui* » au message d'un arbre qui, par sa présence et sa constance, lui rappelle que son fils sera toujours là. Des jeunes filles croisées dans la rue qui auraient pu l'aimer au chat dans la maison dont elle ne peut s'empêcher de penser qu'il aura été l'ultime confident de la dernière nuit...

### **Donner un enfant au monde**

Sur la banquette d'une brasserie de Montparnasse, au milieu du brouhaha, Angélique Villeneuve, regard clair, voix sans détours, raconte : « *Au bout de trois mois, je ne parvenais plus à me concentrer. Si je voulais continuer à vivre, je devais écrire pour partager cette douleur. Pour trouver l'épaule du lecteur.* » Il en est sorti une série de fragments, courts chapitres, kaléidoscope d'instantanés.

« *On porte un enfant pour le donner au monde, poursuit-elle. Je voulais continuer à le donner. J'étais dans ce mouvement.* » Tout se passe comme si elle flottait dans l'entre-deux d'un temps suspendu où le passé n'est pas encore aboli. « *Un an et demi après, je n'ai toujours pas intégré l'idée que je ne le reverrai jamais. Je l'appelle encore dans la maison, pour lui demander de l'aide ou son avis. Au moment où je prononce à voix haute son prénom, tout est normal...* »

### **Ouvrir une fêlure pour être plus « humain »**

Ni silence, ni secret. Angélique Villeneuve n'éluide rien. Ni la scène initiale qu'elle a réussi à domestiquer, sans vouloir la refouler, ni les mots de la réalité. Violamment confrontée au suicide de son fils, Angélique Villeneuve confie : « *Il m'arrive de me sentir soulagée qu'il ne soit plus tourmenté, même si je ne sais pas où il est. Son geste, je ne le comprends pas mais je le prends.* » Partager son épreuve ouvre des portes. « *Parler de la mort d'un enfant ou de suicide, trouver les mots pour le dire, débloque chez les autres une parole retenue avec trop de douleur contenue.* »

Dans ce geste tragique et définitif, Angélique Villeneuve puise une force inconcevable, une forme de don : « *Mon fils a ouvert en moi une fêlure qui me fait sentir plus humaine. Je suis devenue sensible à la bienveillance que je découvre "phosphorescente" chez les autres. Je la vois. Je m'y accroche.* »

### **Marcher en compagnie de ce fils absent**

Dans son livre, elle ne cite son prénom, Octave, qu'au tout dernier moment comme pour préserver une forme d'intimité qui lui appartient. Angélique Villeneuve marche en compagnie de ce fils absent dont elle parle au présent. « *Je sais où est la hauteur de ses yeux. J'imagine le monde de son point de vue. Je regarde beaucoup les jeunes dans la rue. J'en retire la preuve que mon fils a été vivant. Je me sens heureuse quand je retrouve ses mimiques sur le visage de ses deux sœurs. Il est là, avec nous, parmi nous.* »

Par moments, elle sent son menton de géant posé sur sa tête. Page 107, cette simple phrase : « *Tu y penses si souvent, oh, tu penses à la douceur.* »

### **Article publié dans *Le Figaro*, 2016, Mohammed Aïssaoui**

C'est un merveilleux petit livre de chagrin et de lumière. La narratrice cherche un mot à ce qui lui est arrivé : elle est orpheline d'enfant. La langue française, si riche, ne donne pas de nom à celle qui a perdu son fils de vingt ans. Sur un thème aussi violent, aussi sombre, Angélique Villeneuve met de la lumière et de la douceur. Dans *Nuit de septembre*, elle tente de dire tout ce qui se passe, se ressent, se vit. Après. Après ça, après lui, est-il possible de continuer ? « Tu marches ou tu crèves », se dit-elle. Il faut bien continuer : elle a un mari et deux filles. Mais le « travail » de deuil n'est pas simple - il l'occupe à plein-temps. Elle mange le chocolat qu'il avait laissé - elle déteste ce chocolat trop sucré -, elle recharge le téléphone portable qui ne sert plus, elle garde les grains de blé soufflés au miel... Elle finit par trouver dans une autre langue le mot qui lui manquait : une mère orpheline d'enfant se dit shakoula en hébreu. Elle entend son prénom, rare, porté par un autre : « *Octave. Cette clarté qui tout en même temps t'abat et te soulève.* » Elle pense à son fils et se souvient des belles choses.

### **Article publié dans *Le Journal de Saône-et-Loire*, avril 2016, Marc Bonnetain**

[...] « C'est le récit d'un deuil que j'ai vécu, explique-t-elle, l'un de mes trois fils s'est donné la mort dans sa chambre et je raconte ce drame de façon littéraire, lumineuse, à la manière d'une musique. Ce récit écrit dans le mois qui a suivi sa disparition m'a aidé à m'en sortir et au-delà j'ai souhaité qu'il puisse être utile au lecteur confronté au même drame, qu'il soit pour lui un baume. Ce récit peut faire peur de prime abord mais il renferme beaucoup de douceur. Il n'y a pas de mot en français pour traduire ce que l'on ressent mais il existe en hébreu ! Ce livre est finalement plus qu'un témoignage il est un texte sur la douleur et sur le respect du choix d'un fils avec qui je continue à parler. »

### **Article publié dans *ActuaLitté*, mars 2016, Anahita Ettehad**

*Nuit de septembre*, c'est l'histoire d'une nuit sans étoile. Une nuit glacée. L'histoire d'un jeune homme qui a fait l'ultime choix. L'histoire d'une famille en deuil. Mais c'est avant tout l'histoire d'une mère anéantie, qui essaie d'ordonner ses souvenirs, d'appivoiser ses sentiments ; une femme qui continue de vivre malgré la perte brutale qu'elle a subie.

À travers toute une série de tableaux sensibles et bouleversants sur les petites choses qui constituaient son fils – comme sa sauce tomate préférée, ses vêtements imprégnés de parfum, ses petites copines éventuelles –, l’auteure traduit le manque, l’absence, l’incompréhension, la douleur.

Dans une prose vibrante et enivrante, Angélique Villeneuve dit l’indicible. Elle met des mots sur l’inimaginable, l’insoutenable. Elle dit ce que la langue française ne peut même pas nommer, car il n’existe aucun terme pour définir une mère, un père, qui a perdu son enfant. Cela ne se dit pas. Cela n’est pas censé arriver. Pas dans cet ordre-là. Et encore moi de cette façon-là, par la pendaison...

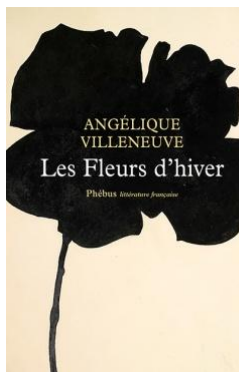
Bien que grave, le texte n’a rien de pathos ni de glauque. *Nuit de septembre* est au contraire un chant a cappella, pur, brut, qui enlace le cœur d’une douce mélancolie et d’une tristesse chaude et réconfortante. *Nuit de septembre* est une balade nocturne, telle la *Sonate au clair de lune*, qui laisse une empreinte indélébile après sa lecture.

Les mots d’Angélique Villeneuve, justes et suaves, marquent la peau du lecteur au fer rouge tant ceux-ci peuvent résonner – et résonnent – avec la vie d’autres familles, d’autres mères *orphelines* de fils, de filles. *Nuit de septembre* tient du Spleen, beau et tragique.

Ce roman bref, extrêmement intense et émouvant, est un hommage à la vie, aux enfants vivants. L’auteure parle de la mort pour mieux honorer de la vie, de ce qu’il y a d’étonnant en elle, de ce qui fait que l’humain lutte pour elle, de toutes les petites surprises qu’elle peut apporter.

L’écriture d’Angélique Villeneuve, d’une merveilleuse fébrilité, dévoile finalement le portait d’une femme, d’une mère, forte et prête à tenir bon.

## ***Les Fleurs d’hiver*, Éditions Phébus, 2014**



Octobre 1918. La guerre s’achève. Toussaint rentre chez lui. Il va retrouver Jeanne, sa femme, et la petite fille qu’il n’a pas vue grandir. Mais ce n’est pas du fond des tranchées qu’il revient, c’est de l’hôpital du Val-de-Grâce, service des gueules cassées.

Pour Jeanne, ouvrière fleuriste, ce retour signifie le début d’un nouveau combat. Si pendant quatre ans elle a su affronter l’absence, la peur et les privations, le silence de l’homme qu’elle aime et le bandeau que nuit et jour il garde sur le visage seront des ennemis autrement plus cruels.

Éditions Phébus

### **Extrait de l’ouvrage**

« Léo. Ses doigts maigres sont gris et raides, de cette sorte de froid qu’on gagne à rester immobile. Jeanne se penche et soupire une grande haleine chaude sur leurs quatre paumes rassemblées, guettant plus haut, sur le visage dévoré de plissures, l’ébauche d’un sourire. De la pointe de ses cheveux échappés du chignon natté, puis des cils, elle effleure maintenant la poitrine bougeuse, les portions de peau que le tricot livre au jour.

La carcasse de l'enfant, emplie d'un rire frissonnant, est soudain giflée, à travers le mur, par la porte du logement voisin qu'avec violence on vient de refermer. Sidonie, pesamment, rentre chez elle et le fait savoir. »

## Extraits de presse

### Article publié dans *Télérama*, mai 2014, Marine Landrot

Avec *Grand Paradis*, puis *Un territoire*, Angélique Villeneuve avait montré ses talents d'exploratrice des déviances intérieures, dotée d'une plume-antenne ultrasensible. Elle se glisse aujourd'hui à l'intérieur d'une gueule cassée de la guerre de 14, et fait montre de la même retenue bouillonnante, du même sens du détail frissonnant. Des anémones, un prénom rare, un lit-cage rouillé, du pain truffé de paille : les phrases d'Angélique Villeneuve sont perlées de trouvailles visuelles, sonores, émotionnelles, qui ceignent ses personnages d'un halo très particulier.

Toussaint, le poilu de retour des tranchées, Jeanne, sa femme fleuriste, et Léonie, leur fillette au crâne pelucheux, font l'expérience du silence assourdissant. D'où vient que leur sans-bruit chante avec autant d'espoir et d'allégresse, malgré l'atrocité de leur quotidien ? De leur quête commune du langage, de leur découverte progressive de la richesse des mots, qu'ils soient tus, étouffés, écrits ou lâchés au hasard pour retomber en pluie poétique. « *Je veux que tu ne viennes pas* », écrit Toussaint à sa femme, lorsqu'il est hospitalisé au Val-de-Grâce, le visage en charpie. Tout le livre est ancré dans ce paradoxe, dans cette contorsion des paroles, pleines de désir et de pudeur. Hymne aux retrouvailles d'une famille, le roman est aussi celui des retrouvailles d'êtres meurtris avec leur propre corps, et leur propre cerveau. La liberté de penser et d'agir revient dans leur vie en toute violence, et les propulse au plus haut de leurs capacités intuitives. Comme son héroïne, qui préfère agencer de vrais bouquets plutôt que coudre des fleurs de Celluloïd sur les couronnes mortuaires, Angélique Villeneuve est toujours du côté du vivant, aussi fragile et éphémère soit-il.

### Article publié dans *Libération*, avril 2014, Béatrice Vallaëys

La face cachée d'une gueule cassée.

Un rescapé de la Grande Guerre retrouve les siens.

« *Toussaint a choisi son heure.* » Un beau jour, ou plutôt au crépuscule, il est rentré chez lui. Entre chien et loup, quand on y voit suffisamment pour se passer de lumière artificielle, et juste ce qu'il faut pour n'être qu'une ombre méconnaissable. En janvier 1917, il a écrit une dernière lettre à sa femme, Jeanne : « *Je veux que tu viennes pas.* » Jusqu'alors, depuis sa mobilisation en août 1914, il lui avait envoyé beaucoup de courrier, de mots adressés à « *ma petite chérie. Ils disaient Je t'écris. Ils disaient Je t'écris pour te donner de mes nouvelles, et n'en donnaient jamais vraiment. Les mots avaient bien reçu le colis avec le tricot, les chaussettes, le pâté. Les mots étaient en bonne santé, ils espéraient que Jeanne et la petite l'étaient aussi. Les mots cherchaient les ressouvenances de la vie d'avant. Ils disaient le ciel est très bleu.* »

**Tranchées.** Les mots, Angélique Villeneuve les emploie avec infiniment de grâce, à l'économie, pour raconter l'indicible : un soldat de la Grande Guerre rentre chez lui, le visage en charpie. Toussaint, une « gueule cassée » parmi tant d'autres mutilés victimes de ces pluies d'obus balancés dans les tranchées, tombant comme à Gravelotte, pour emprunter l'expression née de la guerre d'avant, celle de 1870. « *Je veux que tu viennes pas* » a été expédié de l'hôpital du Val-de-Grâce, où toutes ces



« gueules cassées » passaient, parfois quelques années, entre les mains des chirurgiens chargés de les réparer.

Dans *Les Fleurs d'hiver*, Angélique Villeneuve réussit un pari difficile : entrer dans cette part de l'Histoire, décrite à satiété en ce centenaire de la guerre de 14-18, et parvenir à nous mettre dans la peau d'une femme confrontée à une épreuve qu'elle n'a jamais imaginé pouvoir supporter, dans les yeux d'une épouse aimante qui voudrait voir ce que son homme dissimule derrière un bandeau blanc et l'encourage comme elle peut, à l'instinct, sans stratégie et souvent contre lui : « *Les jours passent. Toussaint est là depuis une semaine et rien ne s'est produit. Il est resté là, fermé, enfermé.* » *Les Fleurs d'hiver* est un roman très triste et malgré tout formidablement réconfortant sur le genre humain. Non pas que Jeanne soit une héroïne, ni Toussaint un grand soldat. Ce couple-là est ordinaire, et c'est cette banalité qui donne aux personnages une dimension absolument romanesque.

En vérité, de Toussaint on ne sait pas grand-chose, comme si Angélique Villeneuve était elle-même déboussolée par les tourments qu'elle décrit. Alors c'est par Jeanne qu'elle a choisi de nous faire partager cet état d'épouvante indéfinissable, celui que connaissent les êtres humains détruits mais vivants et donc contraints d'affronter le regard redoutable des autres êtres humains. Et l'on voit Jeanne construire jour et nuit des fleurs artificielles parce que c'est son métier, inonder sans larmoyance sa petite Léo d'une affection protectrice, se débattre avec un mari muet (il a aussi perdu la voix) et rendu sauvage par ce visage qui n'est plus qu'une béance. Si elle ne renonce pas à tenter de redonner vie à Toussaint, c'est parce qu'elle-même possède naturellement le goût de la vie. Jeanne est une femme cabossée et pourtant obstinée, derrière un fatalisme de façade.

« *Pas encore* », lui a écrit Toussaint sur un bout de papier, toujours pas prêt. « *Pas encore quoi. Pas encore qui. Elle ne comprend pas. Est-ce qu'elle n'a pas assez attendu [...] avec lui mais sans lui, écrasées, elle et leur petite fille, par le bandeau et les yeux du silence, n'a-t-elle pas été assez patiente, Jeanne ?* »

## Article publié dans *La Vie*, juin 2014, Yves Viollier

Atteint au visage par un éclat d'obus à Verdun, Côte du Poivre, en décembre 1916, le 2e classe Toussaint a écrit à sa femme Jeanne : « *Je veux que tu viennes pas.* » Il refusait ainsi toute visite à l'hôpital du Val-de-Grâce. Et le voilà qui revient à la maison après la guerre, avec sa figure démolie. Le couple a une petite fille, Léo. Tout le roman d'Angélique Villeneuve raconte le face-à-face entre cet homme, cette femme et leur enfant, qui se retrouvent et qui ne se reconnaissent pas. C'est la manière de l'auteure de raconter les horreurs de cette guerre-là, mais aussi de toutes les guerres. À demi-mot, en courtes séquences, les uns et les autres essaient de dire, de se dire, à travers des gestes, des riens, qui arriveront peut-être à faire tomber le mur dressé entre eux par la douleur. Un récit très sensible, qui révèle autant que bien des récits de guerre. Une pépite.

## Article publié dans *Le Figaro*, 2014, Mohammed Aïssaoui

Voici un roman touché par la grâce. Et, pourtant, Angélique Villeneuve parle de la Grande Guerre, de blessures irrémédiables et d'un immense désarroi. Angélique Villeneuve entame un huis clos avec une infinitude de nuances, de tension et de délicatesse. On pense au *Bartleby le scribe* et sa ritournelle, « Je préférerais ne pas ». Bien sûr, la romancière écrit l'histoire d'une épouse et son mari en « gueule cassée », mais le récit prend une dimension universelle, dès lors que l'on est confronté à cette question : que se passe-t-il quand l'autre change ? L'écrivain réussit à évoquer l'Histoire à

hauteur d'homme. Et il y a le style, la langue. Par petites touches, Angélique Villeneuve a fait du silence un personnage principal. Il est omniprésent. Les mots sont « *empêchés* » ou « *noirs* », « *chacun renifle l'autre* ». On a rarement « parlé » du silence de cette manière-là. Dans ces *Fleurs d'hiver*, on aurait pu s'attendre à des cris, à une complaisance dans la souffrance, à quelques mots violents, durs. Aucun ne vient. Et c'est sans doute dans cette extrême sensibilité, dans ces effleurements qui traduisent l'indicible, que le roman puise sa force.

## Entretien publié sur le site *De Pure Fiction*, avril 2014, Isabelle Desesquelles

### ***Racontez-nous où commence un livre.***

Un livre commence partout. Entre deux livres, deux écritures je suis très vide, je me sens comme une éponge affamée. J'aspire tout. Au bout d'un moment, je m'aperçois même que ce que je lis ici ou là, ce que je vois, est analysé, au moins l'espace d'une seconde, comme sujet potentiel de livre. Y compris les choses les plus idiotes (tiens, une allumette. Un livre sur les allumettes, c'est bien, non ?) Et puis, enfin, le vrai sujet prend forme.

Pour mon dernier livre, *Les Fleurs d'hiver*, je peux dater exactement le moment où l'idée est vraiment née. C'était en octobre 2012, au salon du livre de Saint-Laurent-sur-Saône. Je venais de lire la quatrième de couverture du premier roman de ma voisine de table, Virginie Ollagnier, *Toutes ces vies qu'on abandonne*. Ça parlait d'une jeune novice qui, pendant la guerre de 14, doit s'occuper d'un blessé revenu catatonique des combats.

En cinq secondes, mon idée était faite. Je voulais écrire sur la blessure et sur le regard qu'on porte sur elle, sur la peau, sur le désir, sur le silence. Avec, bien sûr, une femme qui serait au centre de tout cela, puisque mon travail porte obsessionnellement sur le corps et le ressenti des femmes.

J'en ai discuté avec Virginie Ollagnier (nous avons parlé des gueules cassées, en particulier), et elle m'a poussée à creuser dans cette voie.

### ***Avez-vous des rituels d'écriture ? Pouvez-vous nous dire ce temps suspendu de quand on écrit ?***

Je n'ai pas vraiment de rituel, non. Je n'avale pas des litres de thé vert, je n'écris pas à la plume, ne travaille pas dans les trains ni dans les cafés, ne dicte rien sur un dictaphone, n'écris pas toutes les nuits en secret. Je travaille de jour, de façon très banale, dans mon bureau qui donne sur les branches d'un cerisier, face à la rue. J'ai la chance de pouvoir ne faire que ça. Écrire. Même si, et de très loin, je n'en vis pas...

Il n'y a que lorsque je fais des recherches, finalement, que j'ai des manies. J'ai des cahiers, toujours à spirales, sur lesquels je recopie à la main, même si ça me prend des semaines, des mois. Même si, ensuite, je peste parce que je ne retrouve pas, dans mes centaines de pages, LE minuscule détail dont le souvenir me tarade. Parce que comme ça, j'en retrouve d'autres. Parce que ça m'apprend à être patiente, à davantage me laisser faire. Et puis j'aime le geste de la main, toujours.

### ***Quand vous lisez, vous êtes où, vous êtes qui ? Que se passe-t-il alors ?***

À moins que je ne sois plongée dans des recherches, je m'aperçois que j'ai du mal à lire des heures d'affilée. Bien sûr, puisque j'écris, je lis beaucoup (j'aime aussi énormément acheter des livres, c'est affreux), et pour autant je ne lis jamais assez.

Dans les livres, je cherche une langue, une exigence. J'aime admirer ce que je lis. Que les auteurs me tirent vers le haut, me montrent à quel point ils sont mille fois plus forts que moi, et incroyablement dans la vérité de la langue.

### ***Si vous deviez être une phrase quelle serait-elle ?***

Oh, si j'étais une phrase, je crois que je serais une question. Je choisis celle-ci : « Et si vous deviez être une phrase, quelle serait-elle ? » Elle me paraît bien.

**Racontez-nous votre « Il était une fois... une maison d'écrivains. »**

J'ai fait il y a presque dix ans un premier séjour dans une résidence d'écrivains, pour commencer à écrire ce qui est devenu, par la suite, *Grand Paradis*, mon troisième roman. Ensuite, tout ce que j'avais fait là-bas a disparu lorsque mon ordinateur m'a été volé une fois rentrée chez moi (depuis, je fais des copies...)

Pour cette fois, c'est Cécile Coulon qui a attiré mon attention sur la maison *De Pure Fiction*. Ensuite, tout s'est déroulé comme si ça tombait sous le sens que je m'installe dans le Lot au mois de juin ; les échanges par mail avec Isabel Desesquelles qui est à l'origine de ce lieu se déroulant dans une incroyable harmonie. Je ne suis pas encore là-bas, mais je suis déjà bien, je sais que je vais être bien, sous un œil bienveillant, et que je vais travailler dans des conditions idéales.

**Aux mots nature et horizon, à celui de Lot ou Midi-Pyrénées, par quels mots répondez-vous ?**

À *nature* et à *horizon*, je répondrais évidence, éblouissement, colonne vertébrale, enfance, fondations, ravissement. J'ai été une petite fille un peu sauvage, j'ai grandi dans les herbes, avec les mouches et les têtards. À *Lot* et *Midi-Pyrénées*, je répondrais inconnu, nature, horizon, excitation de la découverte, curiosité, certitude que tout ce que je vais voir, sentir et ressentir, en moi sonnera juste.

**Vous ferez quoi Angélique Villeneuve quand vous serez grande ?**

Grande ? C'est quoi ? Désolée, mais ça, je ne suis pas sûre d'y parvenir.

## **Un territoire, Éditions Phébus, 2012**



Dans une maison modeste et peuplée des fantômes du passé, une femme vit sous le joug d'enfants devenus grands. Qui sont ce Garçon, cette Fille, qui s'acharnent sur elle ? Quel drame s'est noué derrière ces murs ordinaires pour que tous trois en soient arrivés là ?

Les souvenirs remontent. Ceux d'un temps où l'amour, la tendresse, avaient aussi leur place. Alors cette femme sans nom, dont l'existence n'est qu'apparente oppression, invente un territoire d'une bouleversante humanité et trace au fil des pages le chemin de la résilience.

Éditions Phébus

### **Extrait de l'ouvrage**

« Ils l'ont laissée avoir le chat.

Le Garçon l'a vu, elle le sait, la chaise était tirée de côté et le chat endormi en rond sur la galette aplatie. Parfaitement visible, et tout sauf familier.

Apparu soudain dans la cuisine pour chercher du café, enfin faisant semblant, le Garçon a juste tendu la main vers la cafetière avant de laisser retomber son bras, lassé, puis a attendu sans un mot qu'elle lui en prépare une tasse. Il l'avait remarqué, c'était inévitable. Un animal, roux à ce point, sur le coussin vert pâle.

Pourtant, ça n'arrive jamais. Ils ne viennent jamais. Ni l'un, ni l'autre. La cuisine et le cagibi où elle dort composent un domaine privé dans lequel, enflant comme une boule de pâte levée, elle occupe tout l'espace. S'il veut quoi que ce soit, il appelle. Il tape dans ses mains, cogne. »

## Extraits de presse

### Article publié dans *Télérama*, janvier 2012, Marine Landrot

Un an et demi après le splendide *Grand Paradis*, qui suivait l'enquête d'une femme sur son ancêtre internée pour hystérie, Angélique Villeneuve revient avec un livre tout aussi intérieur et maîtrisé, porté par la même obsession de l'indicible. Encore une fois, l'ombre de Janet Frame plane sur cette romancière à part, attirée par les déviances souterraines, les vésanies de survie, les toquades insondables derrière lesquelles on se barricade. Le « *territoire* » du titre est un espace de liberté intime, conquis par une malentendante sans nom ni prénom, recluse dans un cagibi, sur un matelas humide qui sent « *l'articulation des crabes* », dont elle ne sort que pour préparer des repas que - recrachent inmanquablement la Fille et le Garçon. Qui sont ces rejetons anonymes pour la malmener de la sorte, quand elle se démène avec une abnégation de sainte, « *au ras des choses* », dans un état de fusion permanente avec l'environnement, jusqu'à l'évaporation, l'invisibilité ?

L'auteur livre des bribes de réponses, envoûtantes, asphyxiantes, qu'elle assemble dans un superbe patchwork, à la manière de son héroïne qui transforme une nappe en couverture, incrustée de ce qu'elle ramasse en chemin : insectes, ficelles, petits pois, boutons, ressorts, élastiques, paille.

Ce livre sidère par la beauté ouvragée de sa matière, épaisse et ouatée par endroits, tranchante et ajourée à d'autres. Menstruel, coagulé, en croûte, en sauce même, le sang y coule sous toutes ses formes, échappé du plus profond des êtres. L'écriture d'Angélique Villeneuve bruisse toujours d'inquiétude et d'innocence, comme un nouveau-né aux aguets, captant chaque onde pour se préparer à affronter le monde.

### Article publié dans *La Cause Littéraire*, février 2012, Jean-Guy Soumy

Ce n'est pas l'histoire qui importe vraiment. C'est l'émotion que l'écriture est capable de créer à partir du motif et qui dit quelque chose en dehors de l'histoire. Et puis si, quand même ! L'histoire compte. Ces deux adolescents qui maltraitent leur tante, c'est intéressant. La violence faite aux adultes est si rarement abordée. Si honteuse.

Dans son dernier roman, *Un territoire*, Angélique Villeneuve place au centre de son texte une femme au « *gros corps lourd* » à « *l'air de vache (...) au cerveau piétiné* ». Un être invisible dans son pavillon modeste et qui vit sous le joug d'un Garçon et d'une Fille. Deux adolescents haineux envers eux-mêmes et envers le monde. Et qui n'ont qu'Elle sous la main pour se venger d'être ce qu'ils sont.

Cela pourrait être sordide. C'est dur. L'écriture singulière, poétique et incarnée d'Angélique Villeneuve, transcende le roman. Le personnage d'Elle est merveilleux d'humilité, de constance. De compréhension dans son acceptation de la situation qu'elle plonge dans une histoire qui enveloppe l'instant. On ne peut s'empêcher de reconnaître en Elle les personnages campés par la superbe actrice Yolande Moreau. Ces femmes plus proches du monde ouvrier que de celui des traders voraces, havres malmenés, ultimes refuges. Possédant une lumière à laquelle leurs renoncements ont donné une incandescence particulière. Une unité intérieure.

Car il faut un territoire pour survivre à cela. Le Garçon et la Fille « *ne viennent jamais. Ni l'un ni l'autre. La cuisine et le cagibi où elle dort composent un domaine privé dans lequel, enfant comme une boule de pâte levée, elle occupe tout l'espace.* »

Ici, le mal a fait son lit dans le souvenir d'une douceur. Quand ils étaient petits, ils étaient différents ces deux-là. « *C'était comme si l'enfant à la paupière tombante, gras et doux, s'était enfoncé dans un halo humide d'où le Garçon maussade et brusque avait incompréhensiblement émergé, avec ses grosses mains claqueuses, sa voix de charbon, ses yeux soufrés. Pour la Fille, c'était pareil. D'une gamine timide et pelotonneuse avait surgi une adolescente dont le corps était fait de griffes.* »

Pour aborder ce thème sans une sentimentalité qui virerait à l'écœurement, il faut une écriture au service d'un regard. Angélique Villeneuve possède un style, c'est-à-dire la trace littéraire d'un accomplissement personnel, d'une façon d'être. Sa manière de demeurer en contact avec le réel, les objets comme les corps, est en soi une raison de la lire. En ces temps d'affolement et de dégoût, elle nous ouvre les yeux. Nous stabilise. Nous indique la direction d'un essentiel. La lecture peut déboucher sur de la conscience.

Contacts :

Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté  
5 avenue Élisée Cusenier

Tél. 03 81 82 04 40

Fax : 03 81 83 24 82

- Brigitte Chartreux, directrice Vie littéraire et Développement de la lecture publique  
[b.chartreux@crl-franche-comte.fr](mailto:b.chartreux@crl-franche-comte.fr)

- Géraldine Faivre, chef de projet Vie littéraire – Les Petites fugues  
[g.faivre@crl-franche-comte.fr](mailto:g.faivre@crl-franche-comte.fr)

Site internet : <http://www.livre-bourgognefranche-comte.fr>

Site internet du festival : <http://www.lespetitesfugues.fr>



Agence Livre  
& Lecture  
Bourgogne-  
Franche-Comté